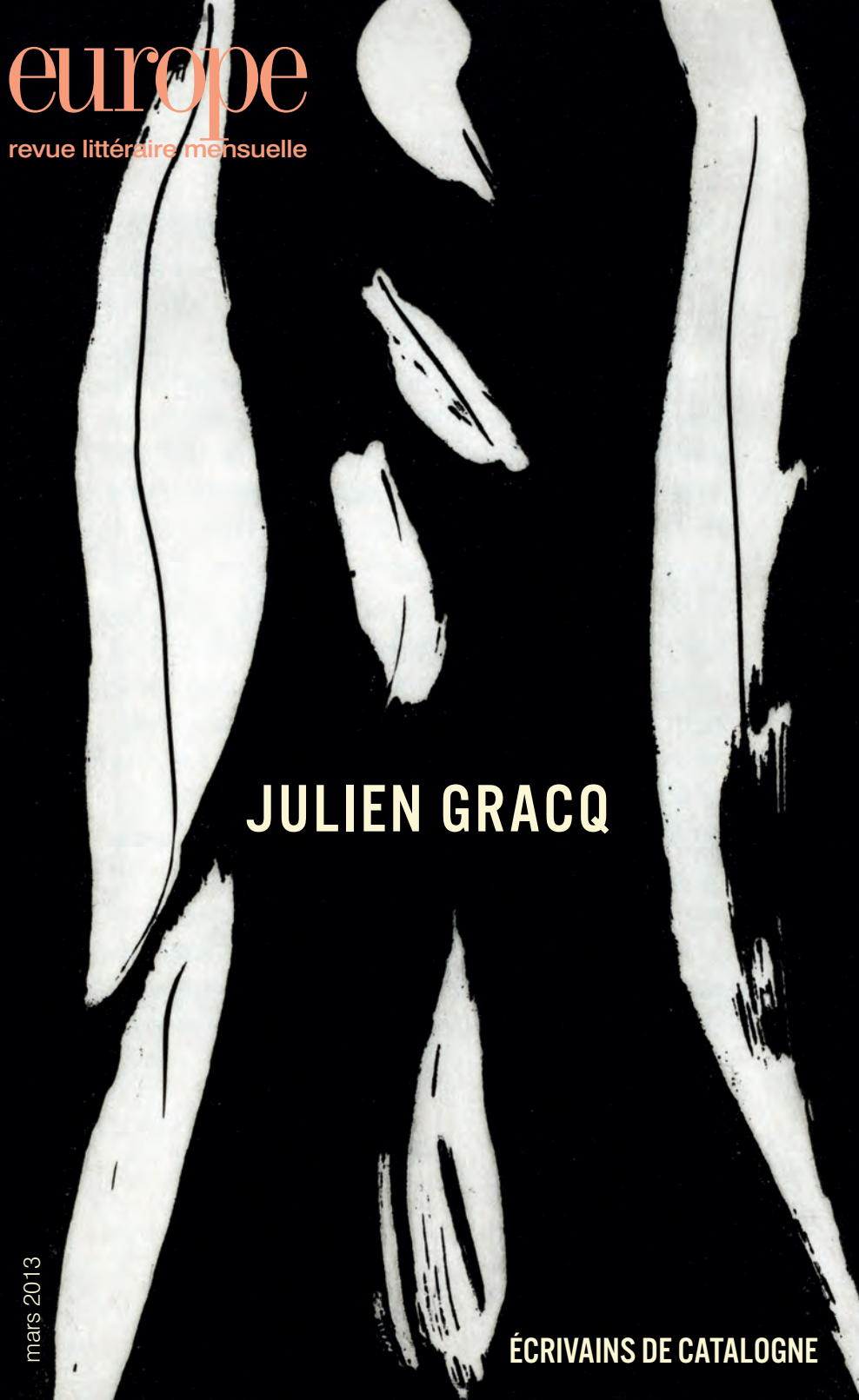
europe
revue littéraire mensuelle



JULIEN GRACQ

ÉCRIVAINS DE CATALOGNE

mars 2013

Homme réservé, esprit solitaire et courtois qui ne s'en laissait pas conter par l'air du temps, soucieux d'exactitude et doté d'un goût prononcé pour les données irrécusables de l'histoire et de la géographie, Julien Gracq fut aussi un guetteur au regard pénétrant, attiré par la route et les cheminements initiatiques. On se souvient qu'il était si farouchement étranger aux complaisances de son époque qu'il refusa le Goncourt attribué au Rivage des Syrtes *en 1951. Peu d'œuvres sont aussi aisément reconnaissables que la sienne dans leur timbre, leur climat, les figures de leur imaginaire, et à ce point diverses dans leurs rythmes, leurs expressions et leurs formes. Récits, théâtre, poésie, essai, pamphlet, notes de voyage et de lecture, la variété des genres est grande, mais par où que l'on entre dans l'œuvre, fût-ce par le* Château d'Argol, *gorgé de drame et de significations, ou* La Presqu'île, *flânerie d'une après-midi devenue récit, par l'essai sur André Breton ou les notes des* Lettrines, *c'est une même poétique du monde qu'on perçoit. C'est la même voix qu'on entend pour dire un instant de la vie, une route, un coin de terre, le tracé d'une écriture, l'essence d'un livre. Comme le souligne ici même Régis Debray, « l'ouverture de compas d'un Gracq vagabondant à travers les genres et les paysages — à la fois comme lecteur, capteur d'ondes, et collectionneur de signes des temps —, son génie de l'analogie et l'acuité de ses courts-circuits chronologiques — peuvent faire de son œuvre à la fois un métronome pour mieux s'y retrouver dans la fugue étrange des âges et un télescope pour mieux embrasser toute la face de la Terre. » Maintes facettes de Gracq, parfois insoupçonnées ou méconnues, sont mises en lumière dans ce numéro d'*Europe. *Dirigé par Bernhild Boie, à qui l'on doit l'édition de Gracq dans « La Pléiade », voici un volume qui est au diapason d'une œuvre et d'un écrivain dont Georges Perros a pu dire : « Chaque fois que je suis tombé sur un texte de Gracq, j'ai ressenti une jubilation, ou mieux, une brûlure. Un peu comparable à celle que provoque une boule de neige dans la paume. »*

JULIEN GRACQ

Bernhild Boie, Julien Gracq, Hubert Haddad, Gérard Farasse, Claude Détraz, Jean-Yves Chevalier, Jean-Louis Tissier, Philippe Berthier, Denis Labouret, Pierre Chappuis, Tristan Hordé, Bernard Chambaz, Jean-Yves Debreuille, Patrick Marot, Sylvie Vignes, Bruno Tritsmans, Éric Faye, Claude Dourguin, Béatrice Damamme-Gilbert, Ariel Denis, Antoine Émaz, Henri Godard, Régis Debray, Michel Fingerhut, Joseph Hanimann, Jean Guillou.

ÉCRIVAINS DE CATALOGNE

Edmond Raillard, François-Michel Durazzo, Maria-Mercè Marçal, Pere Gimferrer, Jaume Pont, Cèlia Sànchez-Mústich, Maria Dasca, Jesús Moncada, Imma Monsó, Jaume Cabré, Joan Francesc Mira, Pasqual Farràs, Francesc Serés, Laurent Gallardo, Toni Casares, Marta Gil.

CAHIER DE CRÉATION

Ivan Wernisch • António Ramos Rosa • Hervé Carn • Gérard Bayo

CHRONIQUES

91e année — N° 1007 / Mars 2013

SOMMAIRE

JULIEN GRACQ

Bernhild BOIE	**3**	Tout ce qui fait le timbre d'une voix.
Julien GRACQ	**8**	Petite suite à rêver et autres inédits.

Visages de Gracq

Hubert HADDAD	**12**	Julien Gracq, un héros circonspect.
Gérard FARASSE	**22**	Mécanique des fluides.
Claude DÉTRAZ	**32**	« Vous qui savez le commencement du monde — et peut-être la fin ».
Jean-Yves CHEVALIER	**41**	Gracq et les mathématiques.

Paysages

Jean-Louis TISSIER	**46**	Éviter l'ornière.
Philippe BERTHIER	**55**	Un balcon sur la mer.
Denis LABOURET	**62**	Julien Gracq de Bretagne.
Pierre CHAPPUIS	**70**	Le silence fondamental.
Tristan HORDÉ	**73**	Le paysage inventé.
Bernard CHAMBAZ	**77**	Gracq pas vraiment chez lui.

Chemins vers l'œuvre

Bernhild BOIE	**80**	Repères pour un imaginaire.
Jean-Yves DEBREUILLE	**93**	Du réel au surréel.
Patrick MAROT	**105**	Julien Gracq et le bonheur.
Sylvie VIGNES	**117**	La planète Terre et les corps célestes.
Bruno TRITSMANS	**129**	Fantômes, monstres, et la face de la Terre.
Éric FAYE	**140**	En lisant en souriant.
Béatrice DAMAMME-GILBERT	**145**	Gracq au quotidien.
Claude DOURGUIN	**153**	La puissance de la musique.

Gracq critique

Ariel DENIS	**173**	Miroirs d'encre.
Antoine EMAZ	**181**	Notes sur notes.
Henri GODARD	**188**	La cloche et le chaudron.

Dialogues

Régis DEBRAY	**196**	De la difficulté d'être (contemporain).
Michel FINGERHUT	**200**	« Lire Dostoïevski dans le texte ».
Joseph HANIMANN	**208**	Argol, château de Bavière.

Clausule

Jean GUILLOU	**214**	Si légère était sa présence...

ÉCRIVAINS DE CATALOGNE

Edmond RAILLARD	**219**	Une langue, une culture, une littérature.
François-Michel DURAZZO	**223**	Poésie catalane, poésie européenne.
Maria-Mercè MARÇAL	**230**	Je suis coupable.
Pere GIMFERRER	**234**	Leurres.
Jaume PONT	**238**	Naufragé.
Cèlia SÀNCHEZ-MÚSTICH	**243**	Où nous ne savons pas.
Maria DASCA	**246**	Une chambre à soi.
Jesús MONCADA	**254**	À Hector ce qui appartient à Hector.
Imma MONSÓ	**259**	Une femme de caractère.
Jaume CABRÉ	**263**	Ballade.
Joan Francesc MIRA	**267**	Purgatoire.
Pasqual FARRÀS	**272**	Le surveillant et les choses.
Francesc SERÉS	**277**	Les premières personnes.
Laurent GALLARDO	**282**	Regards sur le théâtre catalan.
Toni CASARES et Marta GIL	**293**	Quel théâtre en temps de crise ?

CAHIER DE CRÉATION

Ivan WERNISCH	**305**	L'odeur de la pluie.
António RAMOS ROSA	**309**	Entretien d'Alberto Caeiro avec un hétéronyme inconnu de Pessoa..
Hervé CARN	**313**	Le bruit du galop.
Gérard BAYO	**318**	« Ne touche pas même à son image ».

CHRONIQUES

La machine à écrire

Jacques LÈBRE **322** Luc Lang.

Les 4 vents de la poésie

Charles DOBZYNSKI **328** Tout le Brésil ou rien.

Le théâtre

Karim HAOUADEG **334** L'illusion cosmique.

Le cinéma

Raphaël BASSAN **337** Symphonie visuelle et ode à la planète.

La musique

Béatrice DIDIER **340** *La Pepa.*

Les arts

Jean-Baptiste PARA **343** Le grand essor de l'abstraction.

NOTES DE LECTURE

347

Gabrielle ALTHEN, Marie-Claire BANQUART, Jean-B. DELOUTRE, Bernard DEMANDRE, Béatrice DIDIER, Jérôme DUWA, Matthieu GOSZTOLA, Jean GUÉGAN, Colette GUTMAN, Tristan HORDÉ, Victor MARTINEZ, Michel MÉNACHÉ, Vincent METZGER, Jean MINIAC, Thierry ROMAGNÉ, Ruth SCHEPS, Riccardo SMOLEN, Bertrand TASSOU, Christian VIGUIÉ.

TOUT CE QUI FAIT LE TIMBRE D'UNE VOIX

La seule littérature nécessaire est toujours réponse à ce qui n'a pas encore été demandé.

Peu d'écrivains à première vue aussi gaiement à contre-courant de leur époque et insensibles à l'air du temps qu'elle respire. Se rangeant du côté d'André Breton et du surréalisme au moment même où Sartre déclare qu'ils n'ont « plus rien à nous dire », appelant Claudel et une littérature du *oui* à la rescousse contre le *non* d'une littérature militante quand celle-ci tient le haut du pavé, contestant fermement qu'une œuvre littéraire transmette un message ou qu'elle puisse être éclairée par une quelconque science de la littérature. Et enfin : « On demande aujourd'hui à l'homme d'État d'être constamment en prise, en état de dialogue familier et immédiat avec les citoyens. On le demande aussi à l'écrivain avec son public, alors que son travail essentiel est d'écrire des livres — de qualité si possible — et non de "causer dans le poste", de parader sur les estrades télévisuelles, ou de discuter de ses livres avec les bambins des classes élémentaires. Cela n'a pas grand sens, ni grande portée, et on a le droit de s'en abstenir. [1] » C'est l'écrivain de 90 ans qui parle ici et qui ne demande que le droit de mener son existence d'écrivain à sa guise : écrire en toute liberté, lire selon ses humeurs et décider seul de sa voie vers le public. Ce sont sans doute de telles prises de position — qu'il n'est pourtant pas seul à défendre — et la persévérance têtue à s'y tenir qui l'ont fait entrer dans la légende [2]. Mais ni Gracq, qui n'avait de goût pour aucun piédestal, ni son œuvre rebelle à toute tentative d'embaumement ne s'y trouvent vraiment à l'aise.

❖

Pendant que j'écris, le soleil qui descend en face de moi jaunit et dore cette page, et ma plume y fait courir une ombre longue et aiguë de cadran solaire.

Peu d'œuvres aussi aisément reconnaissables dans leur timbre, leur climat, les figures de leur imaginaire et à ce point diverses dans leurs rythmes, expressions et formes. La variété des genres est grande : récits,

théâtre, poésie, essai, pamphlet, notes de voyage et de lecture. Genres aménagés avec souplesse dans un jeu libre avec leurs règles et leurs modes d'expression, évoluant avec une écriture qui change de registre avec son sujet et qui mûrit.

Mais par où que l'on entre dans l'œuvre, fût-ce par le *Château d'Argol* gorgé de drame et de significations, ou *La Presqu'île*, flânerie d'une après-midi devenue récit, par l'essai sur André Breton ou les notes des *Lettrines*, c'est une même poétique du monde qu'on perçoit. C'est la même voix qu'on entend pour dire un instant de la vie, une route, un coin de terre, le tracé d'une écriture, l'essence d'un livre.

Quand Gracq parle de son travail ce n'est jamais en termes de savoir, d'éthique ou de mission. En revanche le monde, ses paysages et ses routes sont rarement loin lorsqu'il dit ne pouvoir écrire que devant une fenêtre donnant « sur un lointain », qu'une phrase malvenue s'ajuste par la marche, que l'écrivain au travail est « ouvert à toutes les imprégnations ». Le livre et sa naissance sont intimement complices des saisons et des heures.

> *Un automne aussi beau et ensoleillé que l'été vient le prolonger, apportant avec lui comme presque toujours le désir d'écrire, d'entreprendre un livre, comme on a le désir d'aller sur la mer.* [3]

Ces quelques lignes contiennent la formule intime de l'imaginaire et de l'œuvre. L'automne, sa « lumière mûrissante » et ses journées si tardivement « aventurées et menacées », qui ranime pressentiments et attentes — « Qui s'annonce ici avec une telle solennité ? [4] » La mer qui désenclave l'existence, lui redonne sa respiration, son vent « si impatient, si pur ». Et le désir.

On a souvent et justement dit que l'œuvre tout entière était placée sous le double signe du désir et de l'attente, qui sont pour Gracq ouverture vers l'éventuel, appel à la vie. Ils nourrissent de leur tension tous les livres, rythment l'écriture. Mais du désir seul compte le sillage, de l'attente l'énergie impatiente qui l'habite. Et si le voyage en est l'incarnation par excellence, il est d'abord rupture avec un monde ancien. C'est ainsi que le jeune élève d'hypokhâgne, dans la fraîcheur d'une matinée limpide, prend congé de Nantes, qu'Aldo au petit matin laisse derrière lui « les rues engourdies, la somnolence » d'Orsenna. Et c'est ainsi encore que l'officier se mettra en chemin une après-midi d'octobre vers Barbonville, première étape d'une longue liste de cantonnements à travers la Lorraine, « délesté, sans amarres, sans attaches, faisant sonner la route à neuf de [s]es semelles ferrées [5] ».

Toutes les routes se déclinent aux lumières changeantes des jours. Lumière transparente de l'aurore, lumière dorée, fruitée d'une après-midi d'automne, pâleur du soleil au crépuscule, bleu violent du ciel un jour d'hiver.

> *Tout grand paysage est une invitation à le posséder par la marche ; le genre d'enthousiasme qu'il communique est une ivresse du parcours. Cette zone d'ombre,* puis *cette nappe de lumière,* puis *ce versant à descendre, cette rivière guéable, cette maison déjà esseulée sur la colline, ce bois noir à traverser auquel elle s'adosse, et, au fond, tout au fond, cette brume ensoleillée comme une gloire qui est indissolublement à la fois point de fuite du paysage, l'étape proposée de notre journée, et comme la perspective obscurément prophétisée de notre vie.* [6]

Seulement, toute route, toute marche, toute attente va vers un terme et au point d'arrivée la terre s'assombrit. L'écart entre le désir et son objet, l'attente et l'événement sera toujours béant et, si l'événement se trouve chez Gracq poussé à la frontière du récit, presque hors-champ, son pressentiment le hante tout au long de la narration.

L'ombre qui obscurcit l'horizon, c'est tout d'abord l'Histoire qui lui fournit sa forme concrète. Au bout de la route du lieutenant Poirier l'attend la débâcle. Aux lointains du voyage d'Aldo se dessine la destruction d'Orsenna, le train pour le *Domaine d'Arnheim* mène vers les Ardennes envahies par les chars allemands.

L'attente, le désir, puissants ferments de vie, sont par essence à double face, à la fois envol et chute, exaltation et angoisse. Deux images très différentes dans leur tonalité et coloration éclairent la portée des forces adverses auxquelles le désir se heurte. La première évoque une jubilante sensation d'envol — « cosmique et brutal » dit le texte, qui se clôt ainsi : « Je n'ai vu le Raz que souriant, assiégé par le chant des sirènes […] : il y a un désir puissant, sur cette dernière avancée de la terre, de n'aller plus que là où plonge le soleil. [7] » La seconde saisit une sensation de légèreté aérienne à l'instant même de son émergence : « Il marchait, ailé, frôlant parfois de la main levée le plumage des tamaris qui passaient par-dessus la crête des murs ; il lui semblait qu'il avançait sous des palmes. » Mais ici aussi la sensation première est dramatiquement perturbée. Le texte de *La Presqu'île* se poursuit ainsi : « il était comme une plante qui va fleurir : au bord d'une débâcle. Une minute, il pensa qu'il était profondément heureux, c'est-à-dire qu'il sentit qu'il allait cesser de l'être. [8] »

Histoire et Géographie, la Terre et l'Histoire, rien pour Gracq ne saurait les séparer. Ce qui lui interdit de ne voir dans l'Histoire qu'un mauvais songe mais aussi bien de rêver d'un monde sans tragique. En revanche, si l'accord avec la terre est menacé de toute part, il peut aussi — « mouvement de confiance énigmatique, de confiance quand même » — se renouer à tout instant. Se déploie ainsi à travers l'œuvre une musique de la consonance,

une poétique de l'union. Êtres et choses, humeur du corps et des saisons, souvenirs et présences, spectacle naturel et livres entremêlés, unis dans une seule parole où le toucher, l'ouïe, l'odorat se donnent joyeusement le mot [9].

> *Rien ne bougeait, que le grésillement doré de la légère brume ; l'œil se nourrissait de la seule succulence de la lumière ; il semblait qu'on entendait le soleil se déplacer.* [10]

L'écriture fait voir, mais elle fait plus encore sentir, goûter, boire. Sur les rives de la Loire on sent la caresse d'une fourrure, à la Grave on savoure la douceur crémeuse d'une Chantilly. Voilà enfin que les odeurs des prairies, de la route des Landes montent à la tête comme un philtre, comme un alcool.

La même parole palpable, le même imaginaire gustatif président chez Gracq au discours critique, rappelant par-là que tout commerce avec les livres est à la fois acte de l'esprit et acte de la sensibilité. Il y a des œuvres succulentes comme un fruit mûr et d'autres à « teneur en basses calories », des œuvres dont on se gave et d'autres qui perdent toute saveur au bout de peu de pages « comme un chewing-gum » après quelques coups de dents. « Dans une écriture sensuelle, comme l'est en principe celle d'un artiste, il me semble qu'il *devrait* passer quelque chose des saisons et des humeurs du corps. [11] »

❖

Le pourquoi *n'est pas une attitude d'écrivain au travail : écrire est pour lui un* donné.

L'œuvre de Gracq ne relève pas d'une métaphysique, ni d'une morale. Dans toutes les discussions sur le sens de la littérature ou de ses livres en particulier, il se retranche derrière un pragmatisme bourru. Interrogé sur ce qu'il attend de l'exercice de la littérature, il répond : « Je ne suis pas sûr d'en attendre quelque chose. [12] » Et à réfléchir aux pouvoirs de la langue, il finit par dire : « Je fais avec ce que j'ai. [13] » Poussé enfin à s'expliquer sur la place de son œuvre dans l'époque, il déclare : « Mes livres sont ce qu'ils sont, mais en tout cas ils ne sont pas représentatifs de *la littérature*, pas plus que d'autres. [14] »

Voici peu, un critique l'a défini comme un « matérialiste heureux » et peut-être l'était-il en effet. Mais c'est aussi un écrivain de peu d'illusions et qui ne demande au monde, à la littérature et à la langue que ce qu'ils veulent bien lui donner. Alors, il ne faut pas d'espoir pour « considérer ce monde comme une merveille irremplaçable pour l'homme », et pas une

confiance aveugle dans la langue pour y voir « une espèce de monde substitué, aux harmoniques innombrables, aux virtualités illimitées, une des créations les plus étonnantes de l'homme, sinon la plus étonnante [15] ».

On a ces dernières années beaucoup parlé de Gracq. Sa mort en 2007, le centenaire de sa naissance en 2010 ont rassemblé écrivains, critiques, lecteurs autour de lui dans des colloques, débats et rencontres. Saint-Florent-le-Vieil réunit chaque année des lecteurs fidèles autour de ses livres. C'est une œuvre qui continue à vivre sous nos yeux. De cet attachement, cette curiosité, cette lecture à la fois complice et chercheuse, les textes réunis ici portent les traces. Mais l'écriture de Gracq est capricieuse, elle aime l'expérimentation, elle se joue de tous les canons établis et n'aime pas bâtir la pensée en système. En procédant ainsi elle multiplie pour le lecteur les chemins d'accès mais suscite aussi parfois des préférences exclusives. On peut aimer les fastes poétiques de ses premiers romans ou leur préférer le réalisme poétique des derniers récits. On peut se réjouir au mordant de certaines critiques et en trouver d'autres bien trop hâtives. Et si l'on suit volontiers l'écrivain sur les routes de l'Aubrac ou de la Bretagne, on est peut-être plus réticent à se mettre dans ses pas à travers Rome. De cela aussi notre dossier témoigne. L'œuvre de Gracq n'est pas lisse, mais à s'accrocher à ses aspérités notre lecture s'aiguise. Il reste, comme le dit ici Bernard Chambaz, que dans tout lieu où Gracq se promène, « il demeure un écrivain hors pair. »

Bernhild BOIE

1. J. Gracq, *Entretiens*, Corti, 2002, p. 287.
2. « Julien Gracq, le dernier des grands auteurs mythiques de la littérature contemporaine. » Ainsi le Livre de Poche annonce en 1988 — déjà ! — la réédition du *Cahier de L'Herne* consacré à ses livres.
3. *Carnets du grand chemin*, *Œuvres complètes*, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », t. II, p. 1087.
4. *Un beau ténébreux*, *O.C.* I, p. 100.
5. *Carnets du grand chemin*, *O.C.* II, p. 1019.
6. *En lisant en écrivant*, *O.C.* II, p. 616.
7. *Lettrines* 2, *O.C.* II, p. 272.
8. *La Presqu'île*, *O.C.* II, p. 459.
9. « Elle (la parole) » écrit Jean Bellemin-Noël, « donne à goûter, et à tous nos sens, des êtres, des objets, des lieux, des activités du monde. » *Une balade en galère avec Julien Gracq*, Presses Universitaires du Mirail, 1995, p. 26.
10. *Lettrines 2*, *O.C.* II, p. 270.
11. *En lisant en écrivant*, *O.C.* II, p. 666-667.
12. « Entretien avec Jean Roudaut », *O.C.* II, p. 1228.
13. *En lisant en écrivant*, *O.C.* II, p. 736.
14. « Entretien avec Jean Roudaut », *O.C.* II, p. 1229.
15. « Entretien avec Jean Carrière », *O.C.* II, p. 1273, p. 1268.